

Collimage d'une Amérique déchue

SERGE BOUCHARD, *Les yeux tristes de mon camion*, Montréal, Boréal, collection Papiers collés, 2016, 216 pages

Andrée-Anne Leblanc

Volume 12, Number 1, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leblanc, A.-A. (2017). Review of [Collimage d'une Amérique déchue / SERGE BOUCHARD, *Les yeux tristes de mon camion*, Montréal, Boréal, collection Papiers collés, 2016, 216 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(1), 37–38.

COLLIMAGE D'UNE AMÉRIQUE DÉCHUE

Andrée-Anne Leblanc

Enseignante en littérature, Cégep de Joliette

SERGE BOUCHARD

LES YEUX TRISTES DE MON CAMION

Montréal, Boréal, collection Papiers collés, 2016, 216 pages

Anthropologue, écrivain et animateur de radio, Serge Bouchard est reconnu pour ses élans mélancoliques et son éternelle disposition à la contemplation. Appartenant à une race disparue dans la fumée industrielle de l'ère moderne, ce dernier nous invite cette fois à revisiter différents textes de son répertoire pour la plupart parus dans la revue *L'Inconvénient*.

Ainsi, *Les yeux tristes de mon camion* nous plonge dans un univers empreint d'une nostalgie fulgurante pour un passé défriché par une modernité-faucheuse. Faucheuse de toutes ces beautés naturelles que l'on retrouve dans nos forêts, faucheuse de l'essence même de cette Amérique tant adulée par l'auteur. Dès la première partie de l'essai, la petite sœur de la modernité est immédiatement placée au banc des accusés. En effet, cette industrialisation à la main pesante aurait osé, avec ses nombreuses raffineries, polluer la nature dont ce fleuve chéri de son enfance, «ce parchemin de nos souvenirs» («Le cours de l'eau», p. 21). Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Bouchard reviendra également à cet amour de l'eau. À travers un programme politique, utopique certes, dont il s'amuse à dessiner les contours, il illustrera avec humour son amour inquiet pour cette dernière et son désir de la protéger. Il en profitera pour donner suite à un sujet effectivement fort préoccupant : l'avenir de nos trésors.

De la même manière aujourd'hui, j'ai peur pour l'eau. J'ai peur que nous la liquidions pour de maigres redevances, créant des emplois de porteurs d'eau, gaspillant la réserve comme nous l'avons fait de la forêt. («Le lac Ferme ta yeule», p. 152)

Cette affection pour l'Amérique retourne sans cesse le cœur du lecteur. Comment ne pas succomber à cette personnification de l'eau où «[l'eau] est patiente, l'eau, elle paresse et s'attarde, elle traîne au soleil, elle regarde les arbres, elle caresse la roche [...]» (p. 154) ou encore cette allusion à cet homme du nord qui enregistrerait son chant afin de «savoir ce qu'elle raconte, l'eau, ce qu'elle chantonne [...]» (p. 157) Bouchard se démarque encore dans sa manière de manier la plume pour émouvoir. Il parvient à rendre cette Amérique matérielle. On lui reconnaît la rudesse de son écorce, la moi-

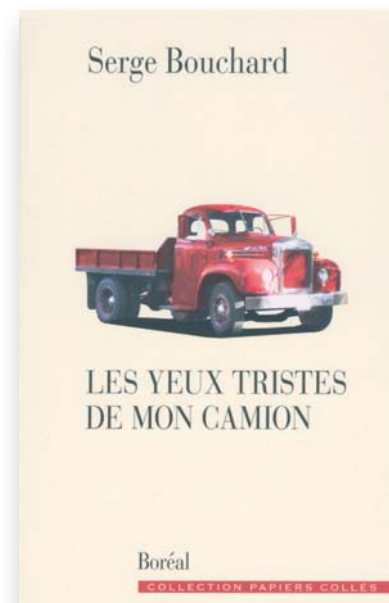
teur de ses matins, le cycle de ses saisons, la particularité de ses odeurs. Il est difficile de ne pas s'en attendrir.

Dans «La fougère et l'astragale», il retourne en 1959 dans ce collège innovateur du Mont Saint-Louis où il a entrepris son cours classique dès l'âge de treize ans. Il en fait l'éloge en vantant ces professeurs avant-gardistes qui ont su éviter la propagande normale des frères en matière de religion et qui sont parvenus à faire du hockey une matière enseignée pour ensuite former la première équipe de hockey canadienne-française capable d'affronter les équipes de l'élite. Il souligne d'un trait feutré que l'apprentissage ne se fait pas qu'en classe et qu'il y a, entre les cours et ces joutes de football organisées, tout ce qui ne s'apprend pas dans les livres, puisque «[n]ous sommes le chemin que nous parcourons» (p. 29).

Car au-delà du regard de l'anthropologue, [...] il s'opère étrangement une appropriation de ces souvenirs précieux chez le lecteur. Ils sont d'un réconfort inexplicable, et ce, même si ce dernier n'a jamais vécu cette époque révolue. Il s'agit là, peut-être, d'une identité culturelle dont nous sommes ou voulons être imprégnés, qui n'a pas pris une ride et qui va bien au-delà des époques.

Cet humanisme si éloquent qui est partout et à toutes les pages de cet essai explique probablement ce plaisir de feuilleter le vieil album-souvenir si personnel de l'auteur. Car au-delà du regard de l'anthropologue, qui nous permet de voir l'explorateur Verrazano remonter la côte est à bord de sa Delphine («New York mud pie», p. 115) ou encore de sentir ce ragoût canadien-français sur lequel Durham préférerait lever le nez («Traité de la boulette, conte de Noël», p. 65), il s'opère étrangement une appropriation de ces souvenirs précieux chez le lecteur. Ils sont d'un réconfort inexplicable, et ce, même si ce dernier n'a jamais vécu cette époque révolue. Il s'agit là, peut-être, d'une identité culturelle dont nous sommes ou voulons être imprégnés, qui n'a pas pris une ride et qui va bien au-delà des époques.

Pourtant et paradoxalement, quelques rares chapitres sembleront moins éclatants comme «Carnet de famille» (p. 33), par exemple, où l'essayiste se contente de décrire



avec exactitude un portrait familial coloré par des références familières (le Steinberg, les Player's sans filtre ou encore la Pontiac Parisienne pour ne nommer que celles-ci). Nous connaissons tous des mononcles, matantes faits sur ces mêmes modèles, nous laissant un tant soit peu stoïques devant ces descriptions méticuleuses. Pourtant, la resplendissante tante Monique de Santa Monica (p. 39) parvient, elle, à nous séduire. Cette dernière qui est, on le devine, objet d'un fantasme chez le jeune adulte qu'est Bouchard en ce juillet 1966, n'est qu'un prétexte pour rouler vers Los Angeles. Dans ce chapitre, nous reconnaissons bien sûr son amour de la route (sujet abordé à plusieurs reprises dans ce même ouvrage). Mais nous nous retrouvons aussi à cette intersection, arrêtés à un feu rouge à aspirer, avec lui, la fumée de cette cigarette qu'il grillera sous le toit de sa Coccinelle. Un punctum de route signifiant pour l'auteur qui nous rappelle que nous avons tout un chacun un souvenir de cette nature, et ce, dans notre propre album-photos.

Comme une vieille habitude, Bouchard placera encore les projecteurs sur les discrets, les oubliés de l'histoire comme dans ce chapitre où il raconte sa rencontre avec le célèbre botaniste Jacques Rousseau alors qu'il amorce tout juste sa maîtrise en anthropologie («La fougère et l'astragale», p. 30). Bouchard déplore le fait qu'aucun média n'ait fait cas de la mort de ce «géant» et «bouillant» libre-penseur également ancien directeur du Jardin botanique. Au fil des pages seront également mis en lumière plusieurs personnages historiques dont Ishi, le dernier des Yanas, Joseph Gervais, le célèbre coureur des bois ou encore Jean-Baptiste Faribault, le riche et respecté traiteur de fourrures venant de Berthier et qui sera à la tête d'une grande lignée métisse dans l'Ouest américain. Un vrai plaisir de les découvrir.

JE SUIS UN LIEU

suite de la page 36



qu'il se saisit en tant que composante intégrante du jeu, c'est-à-dire comme partie prenante d'un rapport de détermination réciproque» (p. 92). Cette «détermination réciproque» n'est possible que dans l'«expérience pure» ou immédiate, soit quand la subjectivité est totalement impliquée dans le moment présent. Le dualisme se trouve ainsi dépassé puisque c'est l'expérience qui est première, ce qui ramène le sujet là où il est en réalité, soit dans une expérience vivante, organique, dans un horizon qui le transcende.

DÉTERMINATION RÉCIPROQUE ET
RECONNAISSANCE DE L'ALTÉRITÉ

L'essai de Jacynthe Tremblay demeure, malgré les qualités évoquées précédemment, difficile d'accès sans quelques notions philosophiques et même musicales afin de surmonter le caractère très technique de certaines démonstrations. Par-delà la prouesse intellectuelle dont cet exercice de vulgarisation est l'aboutissement, le mérite revient surtout au fait de vouloir accessible une pensée plus actuelle que jamais.

En effet, dans un contexte social et politique qui tend à présenter l'autre comme un ennemi face auquel on voudrait ériger des frontières réelles ou imaginaires afin de préserver son identité, en même temps qu'on bafoue d'autres frontières, plus virtuelles celles-là, au nom de cette même affirmation identitaire, le décentrement de la subjectivité auquel nous convie Nishida peut s'avérer d'un grand secours. Le fait de démontrer que l'individu «ne naît pas de lui-même», qu'il est un «être relationnel» qui chaque jour a la possibilité de se déconstruire et de se reconstruire au gré de ses rencontres, que «l'individu peut accéder à lui-même uniquement lorsqu'il subit (de gré ou de force) l'influence de ce qui est autre que lui», «[que] sa véritable identité se révèle au sein de ses relations à une altérité absolue» (p. 262), tout cela remet en perspective la conscience du soi individualiste prédominante.

La philosophie de la relation de Nishida vient nous rappeler la nécessité du risque de la rencontre avec l'autre comme possibilité de se retrouver, de se reconstruire. L'autre est, malgré sa différence inaliénable, constitutif de notre être et réciproquement. Les scènes relatées par Jacynthe Tremblay, remplies d'humanité, pointent toutes dans cette direction: «Je suis un lieu» signifie donc un «je» multiple, mouvant, continu, situé, avec tout ce qui existe, dans un universel qui le dépasse, l'englobe, l'anime dans une expérience réelle et concrète faisant de l'existence un événement. ♦

LES YEUX TRISTES...

suite de la page 37



«S'ASSEOIR N'EST VRAIMENT PAS FACILE»

On peut très certainement reprocher à l'auteur son amertume. La faiblesse de cet essai réside donc dans son défaitisme, assurément. Pour le lecteur, il est plutôt accablant d'être toujours plongé dans ce passé magnifié alors que le présent est ignoble et le futur plus qu'incertain. En effet, l'anthropologue est avare de solutions, mais d'une grande générosité lorsqu'il s'agit de déprécier l'avenir caduc qui nous est réservé. Dans «Celui qui va trop vite est impoli» (p. 79), l'Internet, cette toile «qui nous emprisonne» et le réchauffement planétaire, accéléré par ce désir généralisé de dépassement, nous entraînent inexorablement vers un mur dans lequel nous fonçons à vive allure. Il y a transposition évidente à faire entre cette réalité moderne qui nous pollue l'âme et le regret de vieillir de Bouchard, alors que les meilleurs jours, selon lui, sont loin derrière. Elle est établie par cette métaphore du camion qui nous ramène à sa vieille carrosserie qui ne cesse de prendre de l'âge.

Les paupières lourdes de mon camion charrient mon âme englacée. Mon camion danse dans ses chaînes rouillées. Il chante son effort, son arraché et son élan. Dans cet océan de travail, tout grince et tout force («Celui qui va trop vite est impoli» p. 89).

Que restera-t-il du grand Serge Bouchard, cet historiographe des temps modernes? Cette grande voix, sans nul doute, aura accompagné camionneurs dans leur grande épopée routière, mais aussi plusieurs âmes anonymes, ces auditeurs et lecteurs silencieux. Il aura contribué à l'enrichissement de tous ces esprits en revisitant de grandes pages d'histoires de l'Amérique. ♦

DOMAINE
LA FRANCELe toast du centenaire
de L'Action nationaleVIGNOBLE
RIVIÈRE DU CHÊNE807, chemin de la Rivière Nord
Saint-Eustache

Tél. : 450 491-3997 - Téléc. : 450 491-6339

www.vignobleriviereduchene.ca

Commanditaire des soupers-conférences
de L'Action nationale